

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 12

Artikel: Nos portraits : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos portraits.

II

Nous avons dit, dans un précédent article, que nous ferions une petite excursion chez un de nos photographes, et il en vaut la peine, car nous trouvons toujours chez ces artistes quelque chose de nouveau et d'original à voir.

Lausanne est riche en photographes ; plusieurs d'entr'eux se distinguent par des travaux qui attestent un vrai talent ; mais comme nous ne pouvons les visiter tous, dirigeons nos pas vers celui qui nous est le plus connu ; suivons la belle rue du Midi jusqu'à son extrémité orientale, et tournons à gauche. Une petite terrasse arrangée avec goût, et au centre de laquelle une jolie statue d'enfant semble vous sourire, attire d'abord l'attention. Montez quelques marches, poussez le bouton, et une demoiselle fort aimable, qui a probablement pour mission de *retoucher* les traits des clients et de suppléer à ce que la nature leur a refusé, viendra vous ouvrir et vous introduire dans un salon d'attente, coquettement décoré dans le plafond, meublé et arrangé avec une certaine originalité qui n'appartient qu'aux photographes.

Sur la gauche est une collection richement encadrée des échantillons de ce que l'atelier a produit de plus parfait. Mais chacun n'a pas l'honneur de figurer dans cette compagnie de choix ; on n'y accroche pas les images des plus simples mortels. L'homme qui veut y avoir accès doit être un type accompli, un vrai et beau modèle ; sa moustache doit être irréprochable, sa barbe classique, ses yeux larges, bien fendus, expressifs ; le front doit être couronné de cheveux abondants, fièrement relevés et donnant à l'ensemble quelque chose d'altier et d'imposant.

Les dames doivent posséder avant tout une belle chevelure (attachée au sol ou non) ; des nattes à pleines mains, ou des frisons retombant en mèches agaçantes sur des épaules de marbre blanc. Avec cela un mignon sourire, le regard habilement éclairé par le photographe ; des sourcils nettement arqués ; des cils longs et soyeux comme un pinceau de martre ; un buste à enlever tous les suffrages.

Si vous ne rentrez pas dans l'un ou l'autre genre, n'espérez point faire partie de cette galerie de portraits exposés chaque jour aux yeux de la clientèle.

Tout photographe orne son salon d'une semblable collection ; c'est là son enseigne, sa médaille d'honneur, son talent enfin qui se traduit et s'affiche dans le regard d'un bel homme, dans la moustache d'un élégant, dans la silhouette d'une femme charmante.

C'est du reste un excellent moyen d'entretenir la patience de ceux qui attendent, car il y a toujours, en haut, quelqu'un qui est en consultation chez le docteur de la pose, quelqu'un qui arrange une mèche de cheveux, qui compose un sourire, dissimule la largeur de sa main ou cherche à réparer les ravages du temps.

Les ravages du temps !... citons encore à cet endroit quelques lignes du spirituel analyste, auquel nous avons emprunté déjà de si fines observations sur les photographies :

« La photographie est à la fois le portrait de notre figure et de notre prétention. Il en résulte que je regarde comme très sain de se faire photographe de temps en temps. Une bonne photographie vaut un examen de conscience. Elle vous met sous les yeux plus d'un travail secret que vous n'osiez pas vous avouer à vous même ; elle vous jette brutalement votre âge au nez. Quel homme de 50 ans, de 60 si vous voulez, pour peu qu'il soit sincère, ne s'est pas dit tout bas, en face de sa photographie : « Bonté du ciel ! Que je suis vieux ! Comment, toutes ces rides-là, c'est à moi ! Comment ! cette figure triste, fatiguée, capitonnée, c'est le monsieur à qui je fais la barbe tous les jours ! C'est incroyable ! On reste stupéfait, stupéfaction qui augmente parfois d'une façon très désagréable, lorsque portant cette photographie à quelques amis, vous les entendez s'écrier : « Oh, parfait ! Comme c'est bien vous ! »

» Oui, on a beau se croire sensé et philosophe, on a beau arracher sincèrement de son cœur toutes ses illusions d'amour-propre, toujours on a en dedans de soi un portrait de soi-même bien plus beau que la réalité. En dedans, il n'y a pas de registre de l'Etat civil, il n'y a pas d'extract de naissance ; on est toujours jeune en dedans. Un beau livre vous tombe sous la main et vous enthousiasme comme à 25 ans ! Un récit touchant vous arrache des larmes ; un beau visage qui passe vous charme comme à 25 ans.

» Je suis sûr qu'au moment où les vieillards de

Troie se levèrent devant Hélène en s'écriant : Quelle est belle ! ils ne se souvenaient plus de leur âge ; ils se croyaient jeunes ; ils l'étaient !.... en dedans. »
 Quelques remarques encore dans le salon d'attente et l'atelier du photographe sont à noter et feront l'objet d'un dernier article. L. M.

Lo syndico et l'audzo.

L'audzo dâo borné dè coumon de Viremantsouze étâi use. Colâvè pertot. L'étâi coumeint quoui derâi bin tot dzerdzehi. On avâi bio lo tampounâ dè pattès dein lè feintès et déveron lo boutchon, l'édhie passâvè adé, lo perte étâi tot bêlon. Faut bin vo derè que cé audzo étâi dè bou. Lè fennès ne poivon rein mé lâi lavâ la buïa, vu que l'édhie ne poivè pas pi razâ su lè pierrès que le mettiont su lè lans po lè cotâ ao fond, et avoué clia gottetta, ne fasont que gallioussi et gadroulhi lo lindzo, que restâvè tot dzauno quand on lo mettâi dein l'essandjâo. Et pi cé audzo étâi adé coffo ; l'étâi tot garni dè clia mossa verda, qu'on arâi de que saillessâi d'n'étang dè bots et dè renailès.

La municipalità s'asseimbiâ po décidâ dè lo tsandzi. On part dè municipaux volliâvon qu'on ein coumandâi ion ein pierre dè taille, et qu'on écrisè à St-Trephon ao bin pè lo Mormont. « Cein est rudo dè pe du, que fasont, et pi lè fennès lo porront pas gâtâ coumeint lo vilho ein peleint lo tiolon, la molasse et lo tâo, quand le vollion rëcourâ lâo z'èzès. » Dâi z'autro desiron qu'ein taille cein étâi trâo tchai ; d'ailleu n'ein prâo bou su la coumouna èt Abran, lo charpentier, lo vâo prâo crosâ avoué son petsâ à détrô tot riond. Enfin faille vôtâ, et vôtiron po on audzo ein bou.

On bio matin, seniron lo coumon po allâ ao bou dëguelhî on âbro. Ti lè bordzâi arreviron avoué dâi réssès, grantès et petites, dâi détrô, dâi z'hatsons, dâi iâodzo et mémameint dâi serpettès po copâ dâi rioûtès, kâ volliâvon mettrè ein moulo lo restant et dzévalâ lo prin. Lè retailions dévessont servi po étsâodâ lo fornet de la municipalità. Quand l'uron vouâiti la pe grossa daille, sè miron à ein-tailli la fonda et à ressi ; et tandi cé teimps, lè municipaux firon on tor pè lo bou. Quand l'oïron lo brelan que clia daille fe ein vegneint avau, re-vegniron. L'aviont décidâ ein municipalità dè fèrè l'audzo dè la grantiâo dâo syndico, qu'avâi z'âo z'u étâ dein lè grenadiers et qu'étâi lo sécond dè la compagni. Adon lo firon étâidrè tot dè son long su la fonda, firon on eincotse à râ lo talon dè sè chôquès et on outra ao fin bet dâo motset dè son bounet dè lanna, et sè miron à réssi avoué la granta résse.

Quand cein fut fé, firon remettrè lo syndico, po vairè se la mésoura étâi justa, et quand fut bin adrâi à botson su lo tronç, lo greffier, que vérifiyivè, s'eincobliè à n'étalla que cotâvè la fonda, que cein la fe doutâ et m'einlêvâi se cé tsancro dè tronç ne sè met pas à rebattâ. L'étiont ao coutset d'on grand tierdzo. Lo syndico que sè cheinte allâ,

preind pouâire et eimpougnè lo tronç à la brachâ et lo vaite-lè que regattè avau lo cret avoué lo bou pò l'audzo. Ce pourro syndico que ne savâi pas iô l'ein frè, criâvè ao fû, âi bregands et tagnâi adé lo tronç ; et lè z'autro tot épouâiris assebin, mâ que ne poivon pas lâi corrè après avau cè dérúpito, lâi criâvon po lâi bailli dâo corâdzo : Tins bon, tins bon, syndico, t'és asse soveint déssus què dézo !

Pour le carnet de poche.

Système métrique. — Voici les réductions les plus utiles au point de vue de la pratique usuelle :

- 1 pied fédéral = 3 décimètres.
- 1 mètre = 3 pieds $\frac{1}{3}$.
- 10 pieds ou une perche = 3 mètres.
- 1 lieue = 4 kilomètres 800 mètres.
- 10 lieues = 48 kilomètres.
- 1 aune = 1 mètre 2 décimètres.
- 5 aunes = 6 mètres.
- 1 mètre = $\frac{5}{6}$ d'aune.
- 1 livre = $\frac{1}{2}$ kilogramme.
- 1 once = 31 grammes $\frac{1}{4}$.
- 4 onces ($\frac{1}{4}$ de livre) = 125 grammes ou $\frac{1}{8}$ de kilogramme.
- 1 kilogramme = 2 livres.
- 1 pot fédéral = 1 litre $\frac{1}{2}$.
- $\frac{1}{2}$ pot = $\frac{3}{4}$ de litre (ou 7 décilitres $\frac{1}{2}$).
- 10 litres = 6 pots $\frac{2}{3}$.
- 1 moule = 3 stères $\frac{4}{10}$.
- 5 moules = 17 stères (avec la bûche de 1 mètre de longueur).
- 1 are = 100 mètres carrés.
- 400 perches (ou un arpent) = 36 ares.
- 1 pose = 45 ares.

On rit souvent des poètes, et les vers n'ont guère de succès par le temps qui court. Cependant il en est qui disent parfois de grandes vérités, temoins ceux-ci que nous empruntons au nouveau volume de M. Schuré :

J'ai vu la jeunesse frisée
 Qui s'admire sur nos trottoirs,
 Promener sa face blasée
 De ses cafés à ses boudoirs ;
 J'ai vu tous ces lions bellâtres
 Se dandiner en niais faquins,
 J'ai vu briller dans nos théâtres
 De mélancoliques pantins...
 J'ai vu les héros de la Bourse,
 J'ai vu des fats émoustillés,
 J'ai vu sur des chevaux de course,
 Trotter des singes habillés.
 Ce siècle est une mascarade
 Et notre temps un hôpital,
 Et sa lourde fanfaronnade
 Ne vaut pas même un carnaval.

L'escalier des petits chats.

L'exploitation du chemin de fer Lausanne-Ouchy, donnant une nouvelle vie aux quartiers de Pépinet